

## Une maison d'enfants, la Bastide de Beau-Soucy

S. Lacapère

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Lacapère S. Une maison d'enfants, la Bastide de Beau-Soucy. In: Enfance, tome 2, n°5, 1949. pp. 489-496;

doi : <https://doi.org/10.3406/enfan.1949.1157>

[https://www.persee.fr/doc/enfan\\_0013-7545\\_1949\\_num\\_2\\_5\\_1157](https://www.persee.fr/doc/enfan_0013-7545_1949_num_2_5_1157)

---

Fichier pdf généré le 09/05/2018

# UNE MAISON D'ENFANTS, LA BASTIDE DE BEAU-SOUCY

par S. LACAPÈRE

---

La Bastide de Beau-Soucy était une des quarante maisons de l'Entraide française. Elle fut organisée en octobre 1944, à la suite d'une colonie de vacances beaucoup plus nombreuse, et destinée à abriter une soixantaine de garçons et de filles. C'était l'époque où les privations, les malheurs de la guerre, les habitudes de solidarité de la Résistance avaient orienté l'attention du public et des pouvoirs publics dans le sens d'une sympathie agissante en faveur de l'enfance.

La plupart des maisons d'enfants avaient une spécialité, accueillait une catégorie particulière de clientèle. Dès l'origine, la Bastide prit en charge des « cas sociaux », c'est-à-dire des enfants dont les familles, pour des raisons diverses, ne pouvaient s'occuper : une maman à l'hôpital, des parents séparés, un papa qui n'est pas revenu de camp de concentration, ou bien, moins tragiquement, un logement trop étroit, une famille trop nombreuse avec la maman qui travaille en usine... les cas sociaux sont variés comme la misère et comme le malheur.

Parmi les « cas sociaux », il eût peut-être été possible d'effectuer un tri, de refuser les anormaux, les caractériels ou les incontinents; mais il faut être logique, à partir du moment où un enfant est à classer sous l'étiquette « cas social », son équilibre affectif est bouleversé, il est à peu près impossible que sa santé, son caractère et son niveau scolaire, voire son niveau mental ne s'en trouvent plus ou moins affectés. Nous avons donc pris pour principe d'accepter sans distinction tous les enfants « cas sociaux » que les services de l'Entraide nous adresseraient. Nous nous sommes même montrés si compréhensifs que la Bastide accueillit une forte majorité de retardés scolaires et d'enfants à « l'esprit lent » frisant ou atteignant la débilité. Nous reçûmes des lettres curieuses débutant ainsi : « ...Apprenant que vous acceptez les enfants incontinents... » Bref, un recrutement aussi peu exigeant que possible, au milieu duquel quelques délinquants légers ne se faisaient pas spécialement remarquer.

Ces enfants, parfois affligés d'hérédités suspectes, sous-alimentés,

marqués par la misère, il fallait d'abord les nourrir, les doucher, les épouiller, les habiller, les soigner, un travail social si on prend l'adjectif dans le sens étroit que lui a légué l'ancienne notion de bienfaisance. Mais nous avons du travail dit « social » une idée plus large et plus complète. Quand un enfant n'a pas reçu en partage le minimum de sécurité, de soins et d'affection qui lui sont indispensables, il ne suffit pas de le chausser et de lui donner une assiettée de soupe quotidienne et un lit. Plus qu'un enfant élevé dans des conditions normales il a besoin d'être aidé, épaulé, et qu'on lui apprenne à forger les outils grâce auxquels il lui sera possible de s'intégrer dans la vie sociale.

Sans méconnaître la nécessité d'assurer à nos « cas sociaux » une vie matérielle convenable, nous avons considéré que notre rôle était aussi et surtout de considérer leurs problèmes en éducateurs. L'organisation de la Bastide de Beau-Soucy n'est pas l'œuvre d'un éducateur isolé, elle a été pensée, ébauchée, créée jour après jour par une équipe fort diverse : instituteurs et ouvriers. Nous ne voulions à aucun prix que notre maison ressemblât à une quelconque « boîte à soupe », nous voulions accueillir les enfants privés de famille qu'on nous adressait, les entraîner avec nous, leur offrir une place dans la petite communauté amicale réalisée d'avance entre les adultes de l'équipe.

Deux dangers guettent un internat d'enfants : l'asphyxie et le déclassement. Sous prétexte d'offrir à ces enfants les conditions d'hygiène et de confort indispensables et les éléments d'une instruction suffisante, on a vite tendance à travailler en vase clos. Nous avons essayé de donner aux membres de la Bastide les occasions de découvertes, de correspondance et de contacts les plus divers possibles, depuis les visites et explorations jusqu'aux échanges interscolaires, aux camps-volants et aux voyages à l'étranger. Restait le danger du déclassement : une maison d'enfants peut être un modèle d'organisation, de confort, d'éducation moderne, elle manque son but si le retour dans la vie constitue pour les jeunes qui la quittent une chute douloureuse, un décalage difficile. Nous avons essayé, dans la mesure de nos moyens, de préparer nos enfants à vivre dans les conditions qui les attendaient, de les habituer à se servir, à tirer parti, à travailler, à s'organiser, et, sans tomber dans la résignation passive, à ne pas rêver perpétuellement d'un paradis perdu.

Ces soucis divers ont dominé l'esprit de l'équipe dans l'organisation préalable de la maison. Cette maison devait constituer une petite société particulière dans laquelle chaque enfant, même retardé scolaire, même faible physiquement, même handicapé par une réputation d'enfant insupportable, devait pouvoir révéler les aspects positifs de sa personnalité, prendre conscience de ses possibilités, s'éduquer, apprendre à être utile, apprendre à être libre. Il fallait donc que cette petite société fût conçue de telle sorte que des enfants puissent participer à sa gestion. Il fallait aussi que les adultes de la maison connussent suffisam-

ment les milieux d'origine des enfants pour organiser une adaptation harmonieuse. Une équipe mixte formée d'instituteurs et d'ouvriers capables d'une influence éducative se révéla la formule souhaitable. Chaque enfant put trouver dans l'équipe le bon camarade ou bien le substitut maternel ou paternel dont il avait besoin pour se révéler à lui-même et pour s'épanouir.

Avant l'arrivée des premiers enfants, garçons et filles, les bases de la société « Bastide » étaient déjà constituées. Pourquoi Bastide? Nous voulions faire vibrer jusque dans notre titre le souffle émancipateur d'une éducation libre; comme les communes du moyen âge, notre groupe d'enfants devait gagner et construire sa propre liberté. Là est l'origine de notre enseigne médiévale. Mais nous ne sommes pas restés prisonniers de notre thème, et les compagnons sont de vrais enfants du xx<sup>e</sup> siècle.

Dès l'arrivée, chacun d'eux a l'impression de se trouver chez soi, dans un monde à sa mesure, où il a le droit de vivre et une certaine sécurité. Le petit Michel (9 ans, âge mental 6 ans 2 mois au Binet-Simon) à qui on demande :

— Qu'est-ce que la Bastide?

répond ces choses essentielles :

— A la Bastide, on est libre. On fait de grands jeux et des veillées, on s'amuse.

« Il y a des gens qui viennent.

« Autour, il y a un saule, un tennis. Dans la ferme, j'ai vu beaucoup d'animaux.

« On mange bien.

« On lave le linge et on le change tous les samedis. Il y a deux voitures. Il y a des chambres.

« Il y a un petit sapin dans la petite salle aux clercs où on fait la classe... »

Les enfants plus âgés et plus intelligents notent des détails plus typiques :

« ...Le courrier des compagnons n'est pas lu... Ils sont libres de travailler l'arithmétique toute une matinée s'ils font le français un autre jour...

« Nous ne sommes pas abandonnés et sans aide, mais tout est organisé pour nous laisser la liberté... »

(CIGOGNE, 14 ans).

Au début, certes, il n'a pas été facile de donner à chaque enfant l'habitude de vaquer tranquillement à ses occupations, d'utiliser normalement ses droits inhabituels. Mais, peu à peu, le climat s'est créé. En cinq ans, quatre cents enfants environ ont fait à Beau-Soucy des séjours plus ou moins longs. Des compagnons de 1944 demeurent encore en 1949 deux vétérans. Si tous ces changements ont été pour nous un sérieux handicap, ils ne sont pas parvenus à ébranler l'harmonie créée jour après

jour. Un nouveau est tout de suite entraîné, très vite il se sent « compagnon », et son caractère se dessine dans le bain révélateur d'une vie collective très chaleureuse.

Prendre conscience de soi, ce n'est pas facile quand on a été moralement abandonné, livré à soi-même ou « mal vu » parce que mauvais élève, ou parce que « mauvaise tête ». Chez nous, d'abord, chacun peut abandonner provisoirement la lourde défroque de son nom. En devenant Grizzly, Fléchette ou Porkido, on peut repartir d'un bon pied. Le petit jeu des surnoms est plus profond qu'il ne semble de prime abord. Naturellement, certains enfants n'ont pas besoin de cet artifice, et des Mireilles, des Jacques et des Yoyos ont conservé leur patronymes. Il y a tant d'autres manières, à la Bastide, pour découvrir de quoi on est capable.

Bien que ce ne soit pas conforme au déroulement normal de l'emploi du temps, évoquons d'abord les ateliers. Les ateliers se sont nichés dans tous les coins disponibles de la maison et des communs. Voici l'imprimerie, sérieuse et parfumée comme un journal du soir à 17 h. 30; la poterie, couleur de cendre et de brique, avec son four calorifugé de terre desséchée; voici l'atelier de plâtre, tout poudreux; la « couture » qui a bousculé un peu la lingerie officielle; voici la « mosaïque » où l'on colle des atomes de papier multicolores et qui n'a presque pas de broches à présenter parce que les clientes s'emparent des plus belles encore moites de vernis frais; la reliure, débordée de travail pour entretenir la bibliothèque; l'atelier de modèle réduit qui fait aussi des jouets pleins d'humour; la menuiserie besogneuse qui a sauvé de la mort pendant plusieurs années notre fragile mobilier de guerre; et le tissage, et le raphia, et les masques, et la vannerie, ateliers plus mouvants et plus épisodiques. Les ateliers sont la première découverte émerveillée des compagnons. Car, d'abord, on peut, dans la limite des places disponibles, s'inscrire pour trois mois dans l'atelier de son choix, se grouper par affinités; puis, le choix accompli, quelle joie de créer de ses mains des merveilles! La poterie couleur de pain qui sort du four mystérieux, l'écharpe en « écossais » qui naît fil après fil, la gravure sur lino luisante d'encre fraîche, ce sont bien des merveilles pour des enfants à qui l'on donne tout à coup licence de travailler de leurs mains deux heures par jour. Et les premières réussites sont les premiers éléments positifs d'une éducation qui se donne pour tâche, non de faire la chasse aux défauts, mais de fournir à chaque don en puissance et à chaque qualité possible le moyen et l'occasion de s'épanouir.

La classe aussi est une heureuse surprise, ses tables de bois disposées en amitié, ses livres à portée de la main, ses images, ses instruments de mesure... les enfants s'y sentent vivre, non comme un régiment prêt à prendre d'assaut une chaire intimidante, mais comme de vrais enfants dans un grand atelier, dans une grande bibliothèque, dans un grand laboratoire où il y a des tas de merveilles à découvrir et à expérimenter.

Donner le détail des méthodes pédagogiques utilisées serait trop long, mais ce qui est important à noter, c'est que les classes sont assez riches de vie et de dynamisme pour faire intégralement partie de la communauté. Il y a des découvertes qui débordent de chaque classe. En ce moment, les plus jeunes entraînent leurs aînés dans leur classe pour leur montrer le sapin qu'ils décorent jour après jour, centre d'intérêt infailible; l'an dernier, les compagnons de la classe de Marcelle entraînaient tous les autres autour de leurs élevages et de leurs plantations; en octobre dernier, on entendait curieusement de très jeunes compagnons encore illettrés poser des questions à propos du pithécantrope, à cause d'une belle exposition de la « grande salle aux clercs » qui évoquait la préhistoire.

Les deux petites classes sont très decrolyennes; la classe de fin d'études qui groupe en réalité les enfants de plus de douze ans, dont le niveau scolaire s'échelonne du cours élémentaire première année à la première année de cours complémentaire, utilise les principes du Plan Dalton, pour le français et le calcul dont l'enseignement est forcément très individualisé, et s'organise par petites équipes de travail pour l'étude des sciences, de l'histoire et de la géographie. Le caractère dominant de ces classes, c'est l'enthousiasme qu'elles suscitent et la façon dont les compagnons y découvrent qu'au fond de chaque mauvais élève il y a un enfant curieux et avide de connaissances qui sommeille ou qui s'agite. Mais, le moyen de demeurer indifférent quand les exercices de système métrique consistent à mesurer le terrain de jeu, à peser du sucre, à jauger des saladiers; quand la botanique s'étudie dans la forêt ou le long de la route fleurie, quand la géographie s'appuie sur la correspondance interscolaire et internationale, quand l'histoire s'anime dans les musées ou au cœur secret des archives nationales? « Par la vie, pour la vie », disait le D<sup>r</sup> Decroly.

Le caractère dominant de la Bastide n'est pourtant ni dans ses ateliers ni dans ses classes, il réside dans le milieu social qu'elle constitue. Chaque citoyen d'une vraie commune appartient à des groupes divers : école, groupe de travail, groupe de loisirs, famille, et il n'a pas la même physionomie à son foyer, à l'usine, au club. Les compagnons sont également groupés de manières diverses : par affinités pour les ateliers et les clubs, par niveau et par âge pour les classes, par âge et par force physique dans les fraternités. Chaque fraternité est une petite famille d'enfants, garçons et filles, qui participent ensemble à l'entretien de la maison, qui balaient, cirent leurs chambres, épluchent les légumes, mettent le couvert, servent à table, selon des roulements divers qu'ils organisent eux-mêmes. Les compagnons de la même fraternité se retrouvent pour l'éducation physique quotidienne, pour les jeux dramatiques, pour les repas, pour la toilette. Garçons et filles ne sont séparés que pour se laver et pour dormir. Toutes les autres occupations sont communes.

Si les activités ménagères allègent un peu la tâche du personnel de

la maison, elles ont surtout pour but de « débrouiller » les enfants et de leur faire éprouver le sentiment de leur utilité. Rien n'est plus encourageant, rien n'est plus tonique que de se sentir utile. En vérité, tous les compagnons ne sont pas également efficaces dans leurs activités, mais ils ont là l'occasion de progresser et de prendre des initiatives. C'est parfois un retardé scolaire qui organise d'une manière pratique l'installation de la vaisselle à laver, un paresseux qui s'escrime le mieux pour faire briller le linoléum de la chambre, une fillette un peu éteinte qui propose aux autres d'aider les petits à faire leurs lits. Des initiatives de cet ordre, pour élémentaires qu'elles soient, constituent un premier apprentissage de la vie sociale et de la liberté.

Cette liberté dont parlent les enfants, dont parlent les adultes, se traduit de manières fort diverses : elle est dans le choix du travail, elle est dans les possibilités d'initiatives, elle est dans le choix des loisirs, dans les déplacements individuels à travers la maison et le parc, dans la réduction au minimum des rassemblements. Et si elle est possible, si elle est durable, c'est parce que chaque enfant, progressivement, est amené à la limiter lui-même par le sentiment de sa responsabilité. Pas un compagnon qui n'ait au moins une responsabilité à sa mesure : celui-ci veille à l'ordre des chaises après la classe, il ne range pas les chaises, il veille à ce qu'elles ne soient pas abandonnées au hasard; celle-ci est responsable de la bibliothèque ou du classeur à documents; le plus sérieux a été nommé par ses pairs président de la coopérative. La variété et le nombre des responsabilités sont encore un des moyens grâce auxquels chacun peut trouver à la Bastide l'occasion de se réaliser.

Les réunions périodiques du « conseil des jurés » sont souvent intéressantes. Chaque juré, délégué par sa fraternité, apporte des remarques, des propositions, des suggestions. Au début, l'esprit critique consistait à noter ce qui n'allait pas : un lavabo bouché, un bouton électrique défectueux, ...« nous voudrions une couverture supplémentaire ». Peu à peu, l'effort des jurés s'est fait plus constructif. Avec la remarque, ils apportent la proposition d'un remède; ...« Ce sont toujours les « bâtisseurs » qui sont hôtes le dimanche. Nous proposons un roulement, le voici... » A certaines occasions le conseil de jurés est capable d'organisation complexe. Cette année, c'est lui qui a prévu totalement l'emploi du temps des vacances : « Tel groupe pourra camper à tel moment; les Clairvillois rentreront de camp volant le samedi, les Escholiers pourront disposer des tentes et des bonamos le lundi... » Deux compagnons se chargèrent de préparer l'itinéraire de leur voyage, deux autres revisèrent les sacs de couchage fabriqués à l'atelier de couture l'an dernier. Les denrées et les objets à emporter ne furent délivrés par l'économiste que lorsque la liste complète en eut été établie par une petite équipe de responsables.

L'emploi du temps de chaque dimanche de vacances fut prévu en juillet par le conseil sur propositions des fraternités. Une réjouissance

par dimanche : kermesse, fête sportive, fête d'aviation (avec cerfs-volants, avions modèles réduits, et montgolfière), cirque, feu de camp, concours de cuisine, concours de châteaux de sable, etc. Chaque fraternité prit la responsabilité particulière d'un ou deux dimanches, choisit le lieu, veilla à l'organisation matérielle, établit les règles du jeu de chaque manifestation. Quand on parle d'apprentissage de la responsabilité, on craint souvent de voir les enfants pontifier, et imiter maladroitement des adultes un peu militants. En vérité, l'organisation sociale d'une communauté d'enfants comporte des éléments de responsabilités et d'initiatives à la mesure des enfants, de leur compréhension et de leurs intérêts. Rédiger une « loi » n'intéresserait pas tous les compagnons, mais organiser une kermesse, prévoir des stands, imprimer des billets, préparer la pâte à crêpes, planter le mât de cocagne et le garnir, voilà de quoi plaire à chacun et, cette année, la kermesse a été totalement l'œuvre des compagnons.

Certes, nous ne passons pas tout notre temps à organiser des kermesses, mais l'existence, à la Bastide, est très active, très diverse, très joyeuse. Compagnons et « échevins », loin de s'observer, de s'entresurveiller, de s'épier, participent fraternellement à de nombreuses activités. Aussi leurs rapports sont-ils directs et familiers. Notre tutoiement peut étonner de prime abord, on peut être choqué de voir un enfant prendre son moniteur par l'épaule, affectueusement, mais l'atmosphère de la Bastide est faite d'une infinité de détails de ce genre. Les enfants y puisent confiance et équilibre, les adultes compréhension et enthousiasme. Et, au fond, est-il un meilleur moyen de résorber les difficultés d'origine affective que ce bain chaleureux d'affection et d'activité enthousiasme ?

La Bastide a maintenant plus de cinq ans d'âge. Déjà, les « anciens » sont nombreux. Les plus âgés sont ouvriers ou apprentis. Chaque dimanche, une dizaine d'entre eux vient se mêler aux compagnons actuels. Il y a les fidèles qui sont là chaque samedi soir, il en est de plus occupés qui viennent à peu près chaque mois; les plus éloignés viennent de temps en temps. Leur présence nous est précieuse : ils nous montrent que la vie un peu à part que mènent les compagnons les prépare sans trop de difficultés à une intégration sociale normale. Leurs visites, de plus, sont enrichissantes pour les compagnons dont nous ne multiplierons jamais trop les contacts avec la vie. Les anciens élargissent la ronde efficace de tous les amis qui nous aident dans notre tâche, en nous apportant, celui-ci, le récit d'un voyage, celui-là un conseil technique pour un atelier, cet autre du papier pour tirer *Ohé Tous* notre journal, cet autre encore un harmonium, une belle série de cartes postales, ou le dévouement persévérant d'un cours d'espéranto hebdomadaire ou d'une série de veillées de musique. Pour donner aux compagnons une éducation vraiment efficace, vraiment assise dans le réel, il faut bien que l'effort de l'équipe se renouvelle et se complète grâce à des contacts divers.

Normalement, après l'effort fourni par les compagnons de la Bastide

---

et par leurs amis, la conclusion d'un article qui les évoque devrait être une conclusion d'espoir. Hélas!... en juin dernier, à la suite de la dissolution de l'Entraide française, notre maison devait être fermée. La caisse régionale des Allocations Familiales de la région parisienne l'a prise en charge à temps, et nous pouvions espérer continuer normalement notre travail dans des conditions matérielles améliorées. Mais une administration tâtilonne ne pouvait intégrer tel quel dans ses services un organisme aussi vivant que la Bastide. Nous avons choqué des chefs de services, nous avons fait scandale avec notre coéducation, avec notre tutoiement, avec cette liberté si facile à prendre pour de l'indiscipline dans le coup de vent d'une visite officielle d'une heure; nous n'avons su nous montrer ni assez conformistes ni capables de mises en scène spectaculaires. Avec beaucoup de bonnes paroles, nos nouveaux supérieurs hiérarchiques ont amputé par deux fois l'équipe homogène des échevins, et, cet été, les fillettes devront partir avec leurs monitrices, les garçons avec leurs moniteurs, dans deux maisons distantes de plus de cent kilomètres. Ainsi s'achèvera un essai d'éducation démocratique parmi d'autres, ainsi mourra une petite communauté trop libre, ainsi, comme toujours, un progrès se sera heurté à l'intransigeance des textes et des règlements, à la routine et à la peur des gens en place.

En vérité, c'est un cercle vicieux : pour obtenir le droit d'apprendre aux enfants la liberté et l'initiative, il faudrait d'abord enseigner ces notions aux personnes qui peuvent interdire la pratique d'une éducation intégrale.

---